

## COMMENTAIRE À LA RELATION DU PROF. BUTTIGLIONE

MICHEL SCHOOPYANS

Je pense pouvoir m'exprimer au nom de tous les membres de notre Académie pour remercier le Professeur Buttiglione du brillant exposé qu'il nous a offert. Dans sa présentation, deux traits m'ont particulièrement frappé. Tout d'abord, notre collègue nous a présenté, si j'ose dire, Jean-Paul II avant Jean-Paul II. Cette dimension philosophique de la personnalité de Jean-Paul II est largement méconnue. L'œuvre de l'ancien professeur de philosophie est pour ainsi dire ombragée par l'autre œuvre, monumentale, celle édifiée par le Pape au cours de plus d'un quart de siècle de pontificat. Or de l'exposé de Rocco Buttiglione il ressort que cet enseignement pontifical ne peut se comprendre que si l'on tient compte de cette longue activité professorale pendant laquelle le Seigneur a préparé Karol Wojtyła à devenir Jean-Paul II.

Un second trait m'a frappé. Nous savons tous les liens spirituels et intellectuels d'amitié qui unissent le Pape Jean-Paul II à Rocco Buttiglione. En écoutant la communication que nous venons d'entendre, on a peine à distinguer le seuil à partir duquel le philosophe engagé s'efface pour exposer la pensée philosophique de l'ancien professeur de Lublin.

Telle est la richesse de la pensée de nos deux auteurs qu'elle laisse ce que Paul Ricœur appelle des *résidus*. Cela veut dire que Rocco Buttiglione montre que, dans l'œuvre de Karol Wojtyła, il y a des germes qui ne demandent qu'à être développés, des pierres d'attente qui sont autant d'invitations à prolonger la réflexion entreprise.

Dans le cadre de ce bref commentaire, je voudrais focaliser l'attention sur l'un des points qui m'ont le plus interpellé dans l'exposé. Il s'agit de la *discréation*, de la destruction, ou plutôt de l'auto-destruction qui atteint l'homme lui-même dans la société contemporaine. "The attitude of the refusal of the first gift of being can be called [...] discreative". A partir du moment où je refuse d'accepter ce cadeau, ce pré-donné qu'est la nature, je

ne suis plus que le produit de mes propres actions. Tel est, pour Karol Wojtyła, le point focal de l'athéisme moderne, qui s'est notamment développé à l'ombre de Feuerbach.

Nos auteurs ont proposé une analyse de cette *discréation* à partir d'une "relecture des caractéristiques métaphysiques de la personne humaine dans l'expérience immédiate que le sujet humain a de son expérience vivante". Je voudrais procéder à une analyse de cette même *discréation* à partir d'une réflexion sur la philosophie du langage. Ainsi qu'il apparaîtra, cette réflexion devrait avoir un impact sur nos travaux ultérieurs.

#### *Du nominalisme au "constructionnisme"*

La conception du langage qui prédomine aujourd'hui est très éloignée de celle qui sous-tend la conception du langage de Karol Wojtyła. La conception du langage aujourd'hui prédominante s'inscrit dans la tradition du *nominalisme analytique*, et en particulier dans deux de ses manifestations contemporaines, le *constructivisme* ou le *constructionnisme*. Le langage est constitutif du réel. La seule norme est le locuteur, c'est-à-dire celui qui a le pouvoir de définir les mots et par là de *construire* une réalité.<sup>1</sup> Le débat à ce sujet est ancien dans l'histoire de la philosophie. Il porte sur la question de la vérité et de la connaissance de la vérité. Y a-t-il une réalité que l'on puisse connaître? Notre connaissance nous apprend-elle quelque chose de celle-ci?

À ces questions, la tradition *réaliste*, à laquelle se rattache clairement Karol Wojtyła, a toujours répondu par l'affirmative. Oui, nous sommes capables de connaître quelque chose des réalités que nous percevons dans le monde. Les mots renvoient à des concepts, lesquels sont des réalités mentales correspondant à des types d'être que l'on retrouve en nombre indéfini dans les réalités concrètes.<sup>2</sup>

Annah Arendt a bien montré comment l'abandon de ce réalisme conduisait au totalitarisme et qu'il en était une des caractéristiques:

<sup>1</sup> Ce *constructivisme* a sa source principale dans la philosophie de Hume (1711-1776). Le constructivisme (ou constructionnisme) est une version contemporaine de l'empirisme logique du Cercle de Vienne. Sur cette question, voir l'ouvrage de Ian HACKING, *Entre science et réalité: La construction sociale de quoi?*, Paris, Éd. de la Découverte, 2001.

<sup>2</sup> Pour plus de détails concernant les questions abordées ici, voir Paul FOULQUIÉ, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, PUF, 1962.

La force de la propagande totalitaire [...] repose sur sa capacité de couper les masses du monde réel. [...] Avant que les leaders des masses prennent le pouvoir pour plier la réalité à leurs mensonges, leur propagande se distingue par un complet mépris pour les faits en tant que tels: c'est qu'à leur avis les faits dépendent entièrement du pouvoir de celui qui peut les fabriquer.<sup>3</sup>

Cependant, très éloignée de ce réalisme est la tradition qui aboutit au constructionnisme. Pour celui-ci, il n'est pas sûr qu'il y ait un monde, qu'il y ait des réalités concrètes; et, s'il devait y en avoir, elles échapperaient à notre saisie. Si réalité il y a, elle n'est que virtuelle. Nous ne saisissons que des phénomènes, qui ne nous disent rien, et ne peuvent rien nous dire de la nature intime des choses. L'idée même de *nature* est exclue, et avec elle celle de *substance*, si centrale, ainsi que Rocco Buttiglione l'a montré, dans la pensée de Karol Wojtyła. La pensée ne peut rien êtreindre du réel. Ces phénomènes sont la seule source de notre expérience, celle-ci étant la seule source de notre connaissance. Cette connaissance s'exprime dans un système de langage ayant sa propre cohérence et ses propres structures. Dès lors, l'ontologie n'a plus, ici, aucune pertinence. Ou plutôt ne subsiste qu'une ontologie résiduelle vouée à postuler qu'il n'y a pas d'ontologie, parce qu'aucune réalité ne *s'objecte* à nous, ne surgit devant nous, ne nous résiste.

À priori, les mots, le langage échouent donc à dire des choses qui seraient réelles: *nihilisme critique* oblige. L'objet connaissable ne tire sa consistance que de l'activité discursive. Quant au sujet, il est avant tout un locuteur. Il n'y plus que des locuteurs, individuels ou collectifs, qui constituent le sens conventionnel, voire arbitraire, des mots. Les mots peuvent à leur tour être combinés entre eux selon des règles syntaxiques que l'on modifie, toujours en marge de toute référence à un insaisissable réel.

Au terme de cette mise entre parenthèses de la réalité, de son gel, le champ est libre pour une reconstruction, ou plus exactement pour une *construction* de l'esprit à partir du langage et des mots – ceux-ci ne représentant les choses que par un artifice. Les mots signifieront ce que le locuteur, individuel ou collectif, décidera de leur faire dire. De là cette gymnastique sémantique où les sens des mots se réfléchissent comme dans un jeu de miroirs, sans égard pour une réalité éventuelle. D'où la nécessité d'établir des lexiques pour ce que George Orwell a appelé la Nouvelle

<sup>3</sup> Hannah ARENDT, *Les origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, Paris, Ed. Quarto-Gallimard, 2002; les citations se trouvent aux pp. 672 et 668.

Langue. Grâce à celle-ci, une Nouvelle Révolution Culturelle pourra éventuellement être entreprise.

Nous pouvons voir cette conception du langage à l'œuvre dans les définitions données par bon nombre de technocrates à des mots comme sexe, *gender*, fécondation, personne, sociabilité, amour, famille, vie, mort, etc., mais aussi vrai-faux, bien-mal, juste-injuste. Dans une tradition qui remonte à Hobbes et même bien au-delà, ces mots reçoivent la signification que les locuteurs ont décidé de leur donner, à l'abri de toute référence à des réalités rejetées à priori et sans appel.

### *Dogmatisme idéologique*

Cette façon *volontariste* de concevoir et d'utiliser le langage ouvre la voie à des projets idéologiques à forte connotation utopique. Les locuteurs rêvent en effet de bâtir une construction procédant de leur seul vouloir et de leur seule action. Les locuteurs s'auto-légitiment en s'appropriant le pouvoir de définir le langage et en utilisant les mots pour modeler l'homme à leur convenance, pour construire le monde et la société qui leur convient.

Cet usage du langage permet à l'establishment de prendre les plus grandes libertés avec les règles les plus élémentaires de la connaissance, et de recourir à une "logique" où cercles vicieux, pétitions de principes et autres procédés sophistiqués tiennent lieu de démonstration. Ce même usage du langage permet à chaque individu d'inventer son système de valeurs. Il permet à la société de justifier n'importe quelle morale, puisque celle-ci n'est plus qu'une convention toujours renégociable; il permet de construire un droit international auto-légitimé; il permet au pouvoir politique de se donner à lui-même les normes qui le justifieront.<sup>4</sup>

### *Le démiurge*

Comme on le voit, l'immense faiblesse de cette pensée est double. Tout d'abord, *il faut toujours un sujet réel*, individuel ou collectif, *qui dise qu'il n'y a pas de réalité* au-delà du phénomène, ou que cette réalité est inconnaissable. En ce sens, lorsqu'il met le réel entre parenthèses, le locuteur doit lui-

<sup>4</sup> Nous avons abordé ces problèmes dans *La face cachée de l'ONU*, Paris, Éd. Le Sarmant-Fayard, 2002; voir spécialement la Deuxième partie, intitulée *Vers la gouvernance mondiale*, consacrée à la théorie du Droit selon Hans Kelsen, pp. 133-172.

même *réserver* sa propre réalité s'il veut maintenir son privilège de définir les mots et de bricoler avec eux un monde dont il serait forcément le démiurge. On voit aussitôt que pareille démarche a toutes les caractéristiques d'un postulat kantien où, après s'être débarrassé d'un fondement réel jugé à priori embarrassant, le sujet réel fait soudainement surface pour s'adjuger le rôle fondateur qu'il venait de déclarer irrecevable.

### *Une déconstruction systématique*

Faire accepter partout cette conception du langage constitue le point de départ d'une *nouvelle révolution culturelle*, qui trouve son inspiration dans une idéologie radicale dont la caractéristique principale est le *nihilisme*. Au terme de cette idéologie, l'homme ne peut en fin de compte rien dire de lui-même, ni du sens de son existence. Il ne doit répondre de sa conduite devant personne. Comme l'a montré Rocco Buttiglione, toute la philosophie de Karol Wojtyła s'inscrit en faux contre cette forme d'amoralisme.

Au cœur de cette idéologie se trouve le *rejet de la sociabilité naturelle*, décrété par Hobbes. Plus précisément, nous sommes en présence d'un projet intégré de *déconstruction systématique de la société humaine et de l'homme lui-même*. On commence par déconstruire le *langage* en faisant dire aux mots ce qu'on veut bien leur faire dire. Il s'agit ensuite de déconstruire la référence à des *valeurs* qui s'imposeraient à nous et de leur substituer des "valeurs" définies au terme d'une procédure consensuelle. La sociabilité, l'amitié, l'amour sont remplacés par des contrats pouvant toujours être marchandés. Il s'agit encore de déconstruire la *famille*, institution naturelle de base de la société: on voudrait que les relations y soient purement contractuelles, ouvrant ainsi la voie à des "modèles" extravagants. Il s'agit aussi de fragiliser les *sociétés particulières*, civiles et politiques, lieux par excellence où s'organise la sociabilité humaine. D'où la multiplication des conventions, protocoles, pactes, traités et autres recommandations, vidant l'autonomie des sociétés particulières de tout contenu. Il s'agit de déconstruire la *société internationale*, imprégnée d'un idéal démocratique, visant à promouvoir partout les droits fondamentaux et l'égalité de dignité de chaque homme. On continue en déconstruisant l'*Église*, parce que son message, à la fois réaliste, prophétique et critique, est aux antipodes de l'agressivité et de la mort. Il s'agit enfin de déconstruire le *droit*, que l'idéologie veut rendre étranger aux valeurs, aux personnes, à la société civile et politique, ainsi qu'à la religion. Le droit traditionnel, qui offrait des instruments juridiques pour prévenir la terreur classique, la *terreur dure*, la contenir, la réprimer,

est ici paralysé et tend à s'effacer devant une nouvelle terreur, que nous avons appelée la *terreur douce*. Désormais, non seulement la terreur douce échappe à ce droit mais elle le désactive. Bien plus, elle impose un droit entièrement positif *qu'elle met à son service*.

Le terrorisme doux a besoin de procéder à ces déconstructions en cascade pour pouvoir se déployer. Nous avons montré que ses militants les plus actifs se trouvent parmi les intellectuels. Il me semble qu'à l'Académie nous devrions mettre davantage en lumière le *ralliement* de certains médecins, de clercs, de juristes, d'hommes politiques à cette nouvelle révolution culturelle, qui désactive leur capacité critique. La nouvelle révolution recycle en effet de nombreux leaders d'opinion. Au terme d'une série de capitulations, beaucoup d'adversaires d'hier se sont métamorphosés en alliés objectifs. Ils sont récupérés. Ils sont à la fois victimes et agents de la terreur douce, dont ils ont introjecté le langage.

#### *Une idéologie négationniste*

Ce programme de déconstruction systématique est nécessaire pour "faire du passé table rase" à l'échelle mondiale. Il est indispensable pour détruire toutes les conquêtes réalisées au cours de l'histoire afin que prévale l'universalité des droits de l'homme et afin de sauver les valeurs sous-jacentes à toute démocratie authentique. Somme toute, négationniste, l'idéologie nihiliste l'est parce qu'elle veut détruire et nier tout ce que l'humanité a fait de bien pour que, dans les relations humaines, la sociabilité l'emporte sur la violence.

Cette déconstruction-destruction au lance-flamme est perçue comme l'étape préliminaire par laquelle il faut passer impérativement pour que la terreur douce puisse réaliser son rêve. Au niveau des moyens, il faudra investir les médias, les réseaux éducatifs et médicaux. Mais au niveau des objectifs? On n'est pas surpris de constater que l'idéologie nihiliste de la révolution culturelle vise à l'instauration d'une nouvelle société et d'une nouvelle conception de l'homme. Il faut recréer l'homme et refaire la société.

On voit donc le caractère paradoxal de cette révolution portée par le rêve d'un âge nouveau, d'une ère nouvelle, mais qui, dans ce but, enseigne à l'homme à détester ses semblables et à se détester lui-même. Selon ces révolutionnaires, tout serait à construire, mais les normes de la construction sont totalement coupées du réel, puisqu'ils viennent de faire acte de liberté souveraine en niant, en néantisant ce réel lui-même, et en se flattant de pouvoir le reconstruire grâce à la magie du langage. C'est désormais l'utopie qui

est appelée à être la source ultime de la norme suprême et des normes particulières, auxquelles toute réalité à venir devra se conformer si elle veut que son existence puisse être légitimée.<sup>5</sup> Hors de ces normes, point de salut.

Le texte lumineux de Rocco Buttiglione nous fait découvrir que Karol Wojtyła a commencé sa dénonciation de la *décréation*, de la terreur douce et du nihilisme en contreposant à ceux-ci une conception philosophique de l'homme empreinte d'ouverture à autrui et enracinée dans la participation de tous, au titre d'analogues secondaires, à l'existence de Dieu, analogue principal. Au cours de son long pontificat, Jean-Paul II a explicité son intuition philosophique originaire et a conforté celle-ci grâce à l'apport de la Révélation. *Fides et Ratio* se donnent la main pour conduire l'homme à la vérité sur ce qu'il est dans le dessein de Dieu.

Par le fait même, Jean-Paul II a aussi montré combien les hommes d'aujourd'hui sont capables de résister, s'ils le veulent, aux mystifications nihilistes qu'on leur propose, et pourquoi ils ne doivent pas hésiter à affronter les camelots de la mort avec un courage qui ne se résigne pas à faiblir.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet les références à Kelsen, *supra*, note 4.